

L'ABONNEMENT

L'abonnement au **CANARD** est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PIGEON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine.

**LE CANARD**

Montréal, 29 Juin 1895

LA ST-JEAN BAPTISTE

S'il y a à Montréal une Société tombée en quenouille c'est assurément la Société St Jean Baptiste.

Voyez où elle en est rendue.

Plus de processions, plus de banquets patriotiques, plus d'argent pour compléter le Monument National.

Il n'y a pas à s'étonner si notre association nationale est à vau-l'eau. Si vous assistiez aux réunions où l'on élit les officiers de sections. Jamais il n'y a plus que quinze personnes présentes. Ce sont toujours les mêmes, des individus qui cherchent à faire du bruit dans Landerneau et qui aspirent à l'honneur de porter un grand collier en cuivre dorée à la queue d'une section de la procession.

C'est entre ces quinze patriotes que l'on choisit les fonctionnaires appelés à constituer le bureau de direction générale.

Il est temps de changer de système et de prendre des résolutions rémédiales si nous voulons que la St Jean Baptiste ne trespasse point l'année prochaine.

La pauvre société file un mauvais coton. Tâchons de la sauver s'il est possible.

SUR LE TRAIN

Pourquoi les passagers n'agissent-ils pas naturellement sur les trains de chemins de fer? Pourquoi ne se conduisent-ils pas comme il le font chez eux? Par exemple, régulièrement à toutes les sept minutes le petit garçon demande de boire de l'eau. Lorsqu'il n'est pas occupé à boire, il se frotte la tête hors des fenêtres. Sur les chars un bébé braille invariablement chaque fois que le convoi s'arrête. Lorsque l'enfant ne braille pas, il s'amuse à tirer les cheveux du passager assis devant lui. Une femme demande au vendeur de livres et de journaux de déposer devant elle tout son stock pour inspection. Tout le monde sait qu'une femme n'achète jamais un livre sur un train.

D'un autre côté un homme achète assez de journaux pour lire pendant une semaine et il les laisse sur son siège sans les avoir lus en sortant du wagon.

Une femme place toujours son ticket dans quelque endroit impossible et le chef du train est obligé d'attendre une heure avant qu'elle l'ait trouvé.

Un homme porte souvent un "smoking cap" pour protéger un feutre de 75 sous contre la poussière et la fumée.

La plus petite demoiselle occupe invariablement quatre ou cinq places à la fois.

Le passager enrhumé du cerveau ou souffrant d'un mal de gorge choisit toujours la place la plus proche de la porte, ayant devant lui une fenêtre ouverte.

Une femme en montant dans un Pullman donne immédiatement cinquante sous au "porter." Pendant le voyage le nègre est de mauvaise humeur et se montre désagréable et la femme se dépite parce qu'elle a donné son argent pour rien. Un homme donne son pourboire au "porter" à la fin du voyage et pour 25 sous il est traité vingt fois mieux que la passagère. Le porter ne peut pas trop bien traiter celui qui lui donne de l'argent à la fin et non au début du voyage.

Le cirneur de bottes le plus incapable du monde est le "porter" du char-dortoir.

COMMUNICATION

MONTRÉAL, 21 JUIN 1895

M. le Rédacteur du "Canard."

Monsieur,

Votre très amusant et humoristique journal, lequel nous arrive chaque semaine et qui ne manque jamais de provoquer chez nous une franche hilarité, nous donne très souvent des comptendus de ce qui se passe dans le sein de certaines sociétés-sœurs ou succursales de peignes de la campagne.

Nous croyons qu'il serait urgent de former dans votre bonne ville de Montréal des cours ou loges où les peignes de faubourg ou même d'établissements considérables pourraient se réunir et conduire leurs débats (peignement parlant) sur des questions de haute importance. Par exemple, rue Ste-Catherine, il y a surtout un grand magasin de marchandises de fantaisie, qui renferme dans ses murs des gens mûrs depuis longtemps pour la formation d'une succursale ou loge.

Le président est tout désigné d'avance, c'est un des tailleurs de la maison. Il est grand, droit, porte une canne à pommeau en fer blanc, un chapeau à haute forme; tout le monde a du respect pour le dit couvre-chef vu son grand âge. L'an dernier le propriétaire du fameux tuyau a fêté son "jubilé."

La principale raison pour laquelle notre homme a droit à la présidence qui nous occupe en ce moment, est la suivante:

Ayant, l'autre jour perdu un pari de 60 cts, lequel il était certain de gagner sans aucune difficulté, il a demandé qu'on lui remettre son argent, ce à quoi l'on a pas voulu consentir.

Alors notre futur Président de la succursale de la société des Peignes, rue Ste-Catherine Ouest, a promis de payer une consommation à la bière si on lui redonnait son argent.

—C'est bien, ont répondu les cinq ou six amis impliqués dans l'affaire.

Donc mardi soir à 6 heures, il y avait rendez-vous au "Reverbère," coin des rues Ste-Catherine et Bleury. Les traités ont en effet pris de la bière... mais à la bouteille. Lorsqu'il a fallu se fendre pour solder la note, cela n'était plus droit du tout. Au lieu de 20 à 25 cts, c'était 55 cts. Que fait notre peigne, il jette 30 centins sur le comptoir et se dispose à prendre la porte de sortie. Il a fallu l'intervention du commis de bar pour régler le litige.

Avec plusieurs autres faits notoires de notre homme, nous ne pouvons faire autrement que de lui confier la haute position de Président de la rue Ste-Catherine Ouest.

Bien à vous,

Habitants du *Pays-Fin.*

Fumez le **BLACKSTONE**
le meilleur Cigare à 5c.

ENCORE UNE HISTOIRE DE VACHE

L'histoire s'est passée à Ste-Thérèse. Baptiste Pacaud est allé la semaine dernière chez son gendre Pierriche et lui a dit:

"Pierriche, veux-tu acheter la moitié de ma vache?"

—Combien demandez-vous pour la moitié, beau-père?

—Dix piastres.

—C'est parfait. Voici votre argent. Mais j'espère que vous allez me donner un reçu.

—Tiens, le voici ton reçu. Maintenant je veux que de ton côté tu me signes un acte t'obligeant à nourrir la moitié de la vache. Y consens-tu?

—Certainement.

Pierriche signa l'acte et Baptiste s'en retourna chez lui, chantant "La belle Françoise, allons, gai!"

Le lendemain, Pierriche alla chez Baptiste.

—Eh bien, Pierriche, qu'est-ce qui t'amène chez moi? demanda Baptiste.

—Je suis venu chercher la moitié du lait de notre vache.

—La moitié du lait?

—Oui, vous savez que la moitié de la vache m'appartient.

—Oui, je le sais, mais tu n'auras pas le lait.

—Pourquoi?

—Parce que la moitié que je t'ai vendue était la moitié de devant.

—Comment ça?

—Oui, mon garçon, c'est comme ça. Tu n'auras pas le lait. Du reste, je l'ai tout vendu. Là!

—Eh bien, on verra bien ça. Et Pierriche s'en retourna chez lui, maugréant, pestant, sacrant et baptémant.

Quatre heures plus tard, Baptiste se rendait chez Pierriche et cria:

—Es-tu là, Pierriche?

—Qu'y a-t-il donc?

—As-tu envie de faire crever la vache de faim?

—Qu'est-ce que vous voulez dire?

—Tu es le propriétaire de la moitié de devant de notre vache, tu es obligé de la nourrir, voilà. Tu as signé un acte qui t'oblige à.....

—Que le diable emporte la vache et vous aussi. Vous trouverez du trèfle pour elle dans la grange, vieille crusee, vieille canaille!

—Je te trouve bien effronté!

—C'est vous qui avez du front. Qu'est-ce que vous me raboulinez là?

—Penses-tu que je vais faire la dépense de nourrir ta moitié de ta vache?

—Oh! oh!

—Apporte un sceau d'eau à la vache; elle meurt de soif.

Alors Baptiste s'en alla.

Le lendemain, le bonhomme allait chez son gendre, boitant et le corps courbé comme un arc.

—Qu'est-ce qu'il y a, à présent? lui demanda Pierriche.

—Il y a de quoi. La moitié de devant de la vache vous appartient.....

—Oui, c'est malheureusement vrai.

—Eh bien, la vache m'a écorné.

—Vous ne dites pas ça?

—Oui.

—Eh bien?

—Je songe à te poursuivre en dommages.

—Ah! oui da oui?

—Oui, mais je consens à entrer en arrangements avec toi.

—Oh!

—Oui, tu vas me donner cinquante piastres et ta moitié de la vache et je n'en parlerai plus.

Après un colloque qui dura six heures, Pierriche paya l'argent au vieux qui s'en retourna chez lui gai comme un pinson.

Boulevard St Lambert

Fumez le Cigare "Rosebud."

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

LE PÈRE DE FAMILLE. — L'avenir de notre fils m'inquiète, ma chère amie. Ce garçon-là a huit ans et je ne vois pas du tout à quelle carrière on pourrait le préparer. Il n'a de goût pour rien que pour l'amusement.

LA MÈRE. — C'est fort naturel. Ce n'est pas à huit ans que les vocations se dessinent et nous avons le temps d'y songer.

LE PÈRE. — Pardon. On ne saurait s'y prendre de trop bonne heure. Toutes les professions aujourd'hui sont encombrées et on court risque de trouver les places prises. Je regrette beaucoup qu'Edouard ne manifeste pas ces dispositions naturelles qui imposent le choix d'une carrière.

LA MÈRE. — Qui sait? C'est peut être un hasard qui nous le révélera. Lis la jeunesse des grands hommes. Il paraît que Mozart... (*Entre Edouard.*)

EDOUARD. — Bonjour, papa, bonjour maman. (*Il embrasse ses parents.*)

LE PÈRE. — Qu'est-ce que tu as fait ce matin?

EDOUARD. — Rien, papa.

LE PÈRE. — Rien, toujours rien. Ça peut continuer quarante ans comme ça. Tu n'aimes donc pas le travail, petit malheureux? Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand?

EDOUARD. — Nous le verrons bien, papa.

LA MÈRE. — Laisse donc ce garçon tranquille et parlons d'autre chose. A propos, mon ami, j'ai reçu hier la note de ma couturière.

LE PÈRE. — Oui, oui, il faut l'envoyer payer. Je vais te signer un chèque. (*Il s'assied à son bureau, prend son carnet de chèques et en détache un.*)

EDOUARD, qui a suivi avec un intérêt croissant les mouvements de son père. — Oh! laissez-moi voir, papa. C'est joli, ces papiers là! Comment tu dis que ça s'appelle?

LE PÈRE. — Un chèque.

EDOUARD. — A quoi ça sert?

LE PÈRE. — A toucher de l'argent. Ainsi je vais l'envoyer à la couturière de ta maman pour payer ses toilettes.

EDOUARD. — Alors, moi, les quarante sous que tu me donnes tous les dimanches, tu pourrais me faire un chèque aussi?

LE PÈRE. — Je le pourrais, à la rigueur, mais ce n'est pas l'habitude.

EDOUARD. — Papa, je t'en prie, puisque c'est possible, donne-moi un chèque au lieu de me donner les quarante sous. J'aime même mieux n'avoir que trente sous et que ce soit avec un chèque. Tu le promets? Dis que tu le promets? Je travaillerai si on me donne des chèques.

LE PÈRE. — Eh bien! c'est entendu. (*Rêveur.*) Il y a là une indication étrange et peut être providentielle. Je vais diriger ce gamin vers la politique.



La seule célébration digne d'être mentionnée de notre fête nationale, à Montréal, a été la procession continuelle des clients au Petit Windsor, coin de la rue St-Jacques et de la Côte St-Lambert.

Là on trouve les homards en vie, cuits sur commande, les huîtres en écailles, côtelettes, steaks et soupe au pois essentiellement canadienne dans sa réduction. On est toujours bien servi chez Joe Poitras.

Gravez-vous ceci dans le coco. S'il vous prend l'idée d'aller vous amuser à l'Arc Sohmer, il est de rigueur, pour un connaisseur, d'entrer chez Vidraire, en bisquancoin avec l'entrée du Parc, rue Notre-Dame, coin de la rue Panet. C'est un restaurant de premier ordre où vous serez servi à souhait. Vidraire en tient aucune liqueur de deuxième qualité.